

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Madeleine GAUTHIER et Lucien MERCIER. La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale. Un bilan. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 190p., tabl., graph., bibliogr., ann.

par Erik Breton

Anthropologie et Sociétés, vol. 20, n° 1, 1996, p. 226-227.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015407ar>

DOI: 10.7202/015407ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Madeleine GAUTHIER et Lucie MERCIER, *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale. Un bilan*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 190 p., tabl., graph., bibliogr., ann.

Dans cet ouvrage, les auteures font le point sur la question de l'appauvrissement des jeunes au Québec. Le résultat s'adresse tant au profane qu'aux chercheurs intéressés par ce phénomène. Loin de considérer la pauvreté comme un état figé, transmis de génération en génération, les auteures préconisent une interprétation dynamique. Selon elles, la pauvreté doit être perçue comme « une réalité mouvante », qui « varie selon les lieux, l'époque et la conjoncture », se déplaçant « d'un sous-groupe de la société à un autre » (p. 15). L'exemple des jeunes leur permet d'illustrer cette nouvelle approche.

Dans le premier chapitre, elles passent en revue les différentes perspectives sur la pauvreté. Les premières recherches s'intéressaient à la reproduction de la pauvreté et à la rupture qu'elle entraîne vis-à-vis des normes collectives, les unes insistant sur les facteurs internes (les carences individuelles), les autres sur les facteurs externes (l'ensemble de contraintes associées à une organisation sociale « déficiente »). La perspective libérale met pour sa part l'accent sur les aspects économiques et la responsabilité individuelle, alors que d'autres insistent sur l'aspect relatif de la pauvreté. Dans ce chapitre, on recense aussi les actions et les interventions étatiques, en soulignant leurs limites pour contrer la pauvreté en général. Le manque de souplesse des grandes organisations vouées au bien-être devient plus visible avec l'apparition de nouvelles formes de solidarité préconisées par les organisations communautaires.

Le second chapitre s'intéresse à la « mesure » de la pauvreté et au concept de « seuil de pauvreté ». Tout en signalant qu'il n'existe pas de mesure officielle du phénomène au Canada et au Québec, les auteures critiquent le fait que les indicateurs actuels renseignent moins sur la pauvreté proprement dite que sur les inégalités économiques. De plus, elles mentionnent que ces mesures soulèvent des obstacles d'ordre méthodologique lorsqu'elles sont appliquées aux jeunes, même si les résultats convergent « pour démontrer l'appauvrissement de cette catégorie sociale » (p. 86) depuis les années 1980. Par ailleurs, la pauvreté varierait selon les sous-groupes : les jeunes femmes, par exemple, sont plus touchées que les jeunes hommes. La pauvreté de certains sous-groupes prend des formes extrêmes, notamment à travers l'itinérance et la violence.

Tout en soulignant l'importance de la restructuration de l'économie mondiale et de l'organisation du travail pour comprendre les nouvelles manifestations de la pauvreté, les auteures ne négligent pas pour autant les autres facteurs comme l'affaiblissement des liens sociaux, « l'accroissement du nombre de chercheurs d'emploi, la faiblesse de la scolarisation, l'indétermination devant le choix de carrière et les représentations contradictoires chez les demandeurs d'emploi et chez les employeurs » (p. 123). Les auteures s'engagent par la suite dans une « réflexion prospective sur les restructurations du monde du travail » (p. 151) qui débouche sur l'importance de concilier le temps de travail, les multiples temps sociaux et les cycles de vie.

Gauthier, une spécialiste de la jeunesse et de ses rapports avec le marché du travail a publié en 1995 *Une société sans les jeunes ? À voir ces adultes qui se préoccupent du sort des générations qui les suivent, on peut se demander s'ils craignent une rupture avec ceux et celles qui veulent entrer dans (ou sortir de) leur univers*. Bory déclarait, en 1972, que : « La jeunesse est un âge où l'on ne distingue pas encore clairement le jeu de la réalité — surtout quand le jeu sert aux adultes à masquer la réalité pour en jouir mieux, je veux dire :

avec le maximum de confort » (p. 54). Cette phrase demeure encore d'actualité et elle rejoint la réflexion sur la situation actuelle des jeunes entreprise par Gauthier.

Erik Breton
5396, Rang Sud-est
Saint-Charles-de-Bellechasse
Québec

Références

- BORY, J.-L., 1972, « Ils tuent pour vous » : 47-56, in *La nuit complice*. Paris, Union Générale d'Éditions.
- GAUTHIER, M., 1995, *Une société sans les jeunes ?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

Daniel CLÉMENT, *La Zoologie des Montagnais*. Paris, Éditions Peeters, coll. Ethnoscience, 1995, xiv + 569 p., fig., fotogr., tabl., ann., bibliogr.

Cet ouvrage porte sur l'ensemble des connaissances zoologiques des Montagnais et des Montagnaises de Mingan et de Natashquan, un peuple de chasseurs-cueilleurs de la Côte-Nord du golfe du Saint-Laurent au Québec. Après avoir étudié l'ethnobotanique montagnaise de Mingan, puis l'ethnozoologie montagnaise, l'auteur s'intéresse ici à une autre facette de l'ethnoscience, l'univers zoologique montagnais : l'anatomie, les sens, la locomotion, les comportements animaliers, l'écologie, la reproduction et la systématique (l'identification, la nomenclature, la classification).

L'auteur défend ici la thèse selon laquelle le savoir zoologique des Montagnais est de nature scientifique, tout comme la zoologie pratiquée en Occident. Selon lui, l'ensemble de ces connaissances constitue bien un savoir scientifique — et non pas un ensemble d'idées éparses ou un savoir populaire comme le prétendent d'autres scientifiques (Grassé et Tétry, 1963; Kidwell, 1973; Hunn, 1976; Barrau, 1984).

Clément se donne comme objectif principal de :

montrer que la zoologie montagnaise, à la manière de toute science, repose principalement sur une logique concrète réunissant dans une même appréhension de la réalité la raison et l'expérience sensible et que ses méthodes sont exactement les mêmes que celles de la zoologie telle que pratiquée dans nos sociétés, à savoir l'observation, la comparaison et la classification.

De plus, leur système est ordonné, il est moins élaboré que le nôtre, mais il comprend des sous-systèmes interreliés et hiérarchisés.

Pour convaincre son lecteur, l'auteur présente « une vue d'ensemble des connaissances zoologiques montagnaises [...] qui tiendrait aussi compte des thèmes majeurs qu'on trouve dans les manuels zoologiques ». Il inclut trois lexiques en annexe : un sur l'anatomie, un second sur la locomotion animale et un dernier sur les espèces animales. L'étymologie montagnaise est fournie pour chacun de ces lexiques. Notons toutefois que l'auteur ne présente pas le dialecte en usage à Mingan et à Natashquan, mais plutôt celui qu'on utilise à Uashat-Mani-Utenam et Schefferville.